

# LANGUE ET PENSÉE DANS LE CHAMP EUROPEEN

## DE LA RECHERCHE EN GESTION :

### PLAIDOYER POUR UN PLURALISME LINGUISTIQUE ET LA TRADUCTION

#### Auteur

---

Jean-François Chanlat

Professeur des universités, Université Paris-Dauphine, PSL Research University, CNRS,  
[UMR 7088], DRM, M&O, 75016 Paris, France

#### Résumé

---

Depuis un certain nombre d'années, nous assistons dans de nombreux pays à des débats nourris et vigoureux autour de la langue de publication à privilégier dans le champ de la recherche en gestion, voire au-delà. Ces débats se retrouvent dans bien des champs linguistiques, notamment dans ceux qui sont les plus importants.

Cette question du choix de la langue de publication étant très importante pour ne pas dire essentielle dans l'évolution d'un champ scientifique, nous aborderons dans le cadre de cet article, le cas du champ européen, lequel est caractérisé par une grande diversité linguistique. Notre article partira des principaux constats que nous pouvons faire aujourd'hui, nous poursuivrons ensuite en rappelant quelques éléments clés touchant le lien langue et pensée, les principaux enjeux des choix qui sont ou peuvent être faits en matière de langue de publication et nous terminerons ce propos par les différents atouts que possède, selon nous, aujourd'hui, le champ européen de la recherche en gestion grâce à sa diversité linguistique.

---

**Mots clef** : Langue ; pensée ; management ; pluralisme linguistique ; champ scientifique européen

*"Le langage se manifeste dans la réalité uniquement comme diversité".*

Wilhelm von Humboldt

*"Celui qui ne connaît pas les langues étrangères ne sait rien de la sienne propre."*

Goethe

*"Qu'est que ça veut dire une métalangue, si ce n'est pas la traduction? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue".*

Jacques Lacan

*"C'est qu'il faut au moins deux langues pour en parler une et savoir que c'est une langue que l'on parle, parce qu'il faut deux langues pour traduire".*

Barbara Cassin

*"Car une langue n'est pas seulement un système de mots; elle a un génie particulier, elle implique une certaine manière de percevoir, d'analyser et de coordonner. Par conséquent, par la langue, ce sont les formes principales de notre pensée que la collectivité nous impose."*

Marcel Mauss et Paul Fauconnet

## **Introduction**

Depuis un certain nombre d'années, nous assistons dans de nombreux pays à des débats nourris et vigoureux autour de la langue de publication à privilégier dans le champ de la recherche en gestion (Berry, 2004 a et b ; Hatchuel, 2004), voire au-delà (Nerrière, 2003 ; Van Parijs, 2011; Bousebaa et Brown , 2016; Alcadipani, 2017). On le retrouve dans bien des champs linguistiques, notamment dans ceux qui sont les plus importants (Aquino-Alves et Pozzebon, 2013; Battilana, Anteby & Sengul, 2010 ; Courpasson, Arellano-Gault, Brown et Lounsbury, 2008 ; Harzing et Metz, 2012 ; Marafioti et Peretti, 2006; Flowerdew et Li, 2009; Flowerdew et Ho Wang, 2014; Murphy et Zu, 2012; Rosa et Alves, 2011; Tsuda, 2013; Chanlat, 2014 ; 2015; Boussebaa et Brown, 2017; Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha, 2017; Alcadipani, 2017).

Cette question du choix de la langue de publication étant importante pour ne pas dire essentielle dans l'évolution d'un champ scientifique, nous l'aborderons dans le cadre de cet article, en prenant le cas du champ européen. Notre article partira des principaux constats que nous pouvons faire aujourd'hui, nous poursuivrons ensuite, en rappelant quelques éléments clés touchant le lien langue et pensée, les principaux enjeux des choix qui sont ou peuvent être faits en matière de langue de publication et nous terminerons ce propos par les différents atouts que possède, selon nous, aujourd'hui, le champ européen de la recherche en gestion, notamment son plurilinguisme.

La position soutenue ici rejoint celle du linguiste français, Claude Hagège, qui rappelait récemment ceci : « Je ne me bats pas contre l'anglais ; je me bats pour la diversité. Un proverbe arménien résume merveilleusement ma pensée : "Autant tu connais de langues, autant de fois tu es un homme » (2012).

Notre position s'appuie également sur notre expérience à la fois personnelle et sociale qui nous a permis de vivre entre plusieurs univers intellectuels et linguistiques, nous a amené à faire un certain nombre de constats et à être un passeur entre ces univers ; tout en développant notre propre perspective anthropologique depuis maintenant près d'une trentaine d'années (1990, 1998; 2012) et enfin sur le fait que nous sommes à un moment de notre carrière où nous pouvons défendre une telle position ; nous faisons en effet partie des chercheurs libérés de cet impératif qui s'impose, ou que certains veulent imposer aux plus jeunes, du « publish or perish only in english » ( Tietze et Dick, 2012).

## **De la pluralité linguistique à l'hégémonie de l'anglo-américain dans le champ européen**

Pour reprendre le constat de nombreux analystes et observateurs du monde de la recherche, on assiste depuis une vingtaine d'années à une présence massive de la langue anglaise dans de nombreux univers, notamment dans les réseaux scientifiques (Mair, 2003; Halliday, 2003; Hagège, 2012 ; Holland, 2002 ; Héran, 2013). Ce mouvement est également observable dans l'univers de la gestion, et de la recherche ; ce qui a amené de nombreux analystes à parler d'hégémonie.

Cette hégémonie de la pensée anglo-saxonne, pour ne pas dire américaine, dans le monde de la gestion (catégories, institutions, classements, revues, agence etc..) a en effet été mise en évidence par de nombreux travaux (Canagarajah, 2002 ; Ibarra-Colorado, 2006; Mangematin, 2003 ; Adler et Harzing, 2009; Tietze et Dick, 2012; Boussebaa et Brown, 2017; Harzing, 2016), et par la montée de la publication en langue anglaise dans les institutions non anglophones (Aquino-Alves et Pozzebon, 2013; Rosa et Alves, 2011; Tsuda, 2013; Alcadipani, 2017; ; Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha, 2017), et notamment françaises (Berry, 1995; 2004 a et b ; Chanlat, 2014; Lussier et Chanlat, 2016). Mais Tietze et Dick (2012) remarquent que face à ce phénomène, peu d'attention a été portée aux conséquences de cet état de fait sur les chercheurs non anglophones.

Dans le cas qui nous intéresse ici, on peut s'en se tromper affirmer qu'il y a effectivement une hégémonie de la langue anglaise dans notre champ, laquelle est devenue naturelle pour beaucoup, même si cela va à l'encontre de leurs intérêts. Or cette dominance n'est possible que par la mise en place de pratiques qui pérennisent cette dominance. (Meriläinen, Tienari, Thomas, & Davies, 2008; Lillis et Curry, 2015; Harzing, 2016; Boussebaa et Brown, 2017).

Derrière cette dominance se cache de nombreuses questions qui renvoient à la question plus générale de la domination des points de vue politiques, sociaux, culturels et économiques associés à la langue véhiculaire dominante ; en l'occurrence ici ceux du monde anglo-américain (Berry, 2004 a et b ; Hagège, 2012; Cornuel et Lecomte, 2012). Cela est particulièrement observable dans le champ de la gestion (Tietze, 2004) où les débats sont nombreux autour de la question du lieu de production et des effets de domination observés (Berry, 2004b ; Grey, 2010 ; Harzing et van der Wal, 2008 ; Willmott, 2011; Harzing et Metz, 2012; Aquino Alves et Pozzebon, 2013; Pesqueux, 2016; Boussebaa et Brown, 2017; Alcadipani, 2017), en particulier avec la montée de classements d'écoles et de revues de plus en plus rigides dans lesquels les institutions et les revues nord-américaines se taillent la part du lion (Berry, 2004 ; Wedlin, 2006; Eraly, 2011; Lussier, 2014; Tourish et Willmott, 2015).

Ces discussions sont particulièrement vives en Europe où l'hégémonie américaine est

questionnée y compris par les chercheurs britanniques (Grey, 2010 ; Willmott, 2011). Car derrière tout cela, se cachent des enjeux forts pour ne pas dire existentiels sur la manière de voir le monde social et de produire de la connaissance à ce sujet dans le champ concerné (Dameron et Durand, 2008; Adler et Harzing, 2009; Durand et Dameron, 2011; Chanlat, 2014; 2015). En revanche, dans le domaine des entreprises, il semblerait que le débat est moins vif en raison du pragmatisme ambiant et du développement de pratiques d'hybridation de l'usage des langues en milieu de travail (Fredriksson, Foster et al., 2006 ; Montenero et Cazzorzi, 2017).

Si nous reprenons le concept de champ de Bourdieu, nous pouvons affirmer sans aucun doute que le champ de la recherche en gestion est un champ social, c'est-à-dire un espace structuré, hiérarchisé d'acteurs et de positions qui se définit par des enjeux et des intérêts spécifiques ; ces derniers mobilisent des formes de capital variées (économique, culturel, social et symbolique), tout cela nécessitant par ailleurs un système de dispositions approprié par les acteurs, ce que Bourdieu désigne par *habitus*, afin de faire face aux règles du jeu en son sein, et ainsi occuper une place (Bourdieu, 1982, 1987 ; Tatli, Özbilgin & Karatas, 2015; Chanlat, 2015).

Comme l'a si bien défini Michel Audet dans un des tout premiers livres de sociologie et d'épistémologie de science administrative en français (1986), si « un champ est à la fois un lieu et un système ; il est le lieu des rapports entre des acteurs humains qui prétendent produire des connaissances définies ou qui sont reconnues comme tels, ...la définition de ces connaissances et des règles de leur production et de leur validation est à l'origine de la structuration du champ et constitue un enjeu central des rapports entre les membres de ce champ. » (p42). Le champ de la recherche en gestion est bel et bien un champ de ce type.

Dans le champ de la recherche en gestion, le poids de la production américaine est historiquement considérable même si il a existé et existe toujours des pensées dans d'autres parties du monde (Bernoux, 1985, 2009; Berry, 1995 a; Ibarra-Colorado, 2006; Bayley et Clegg, 2007; Pesqueux et Tyberghein, 2009 ; Battilana, Anteby & Sengul, 2010 ; Courpasson, Arellano-Gault, Brown et Lounsbury, 2008 ; Chanlat, 1994; 2015; Flowerdew et Li, 2009; Aquino Alves et Pozzebon, 2013; Alcadipani, 2017). Cette question ayant fait l'objet de nombreuses publications, nous ne reviendrons pas ici sur l'aspect historique qui est bien connu mais sur ce qui se passe aujourd'hui en Europe.

Comme le rappellent de nombreux auteurs, le champ de la recherche en gestion fait partie du champ des sciences sociales, et en cela, il a dû et doit encore lutter pour se faire reconnaître comme un champ scientifique à part entière, par rapport aux économistes, notamment en France (Martinet, 1990 ; David, Hatchuel et Laufer, 2004) et, en tant que champ spécifique, il est marqué par la domination qu'exerce le champ anglo-américain et les normes qu'il met en place sur les autres champs (Dameron et Durand, 2008; Durand et Dameron, 2011; Lussier, 2014; Dameron et Durand, 2017). Par conséquent, selon les lieux où le chercheur se trouve, sa production sera plus ou moins prise en compte par le champ dominant nord-américain (Harzing et van der Wal, 2008 ; Adler et Harzing, 2009; Battilana, Anteby & Sengul, 2010 ; Courpasson et coll, 2008).

Selon Üsdiken (2010), le champ de la recherche en gestion se divise ainsi entre trois espaces : le cœur qu'il associe aux Etats-Unis, ceux-ci étant depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la source la plus influente en matière d'idées, un second centre : le Royaume-Uni, une semi périphérie : l'Europe du Nord et de l'Ouest et une périphérie : l'Europe du Sud et de l'Est à laquelle nous pourrions ajouter les pays en développement ou émergents, ce que Üsdiken ne fait pas puisque son article porte essentiellement sur l'univers occidental. Tout en occultant

le caractère relativement autonome du champ de langue française, il insiste par ailleurs sur le fait, que de nombreux champs européens, notamment les premiers nommés se distinguent du champ américain par leurs choix épistémologiques et sociaux. Mais cette résistance relative de certains champs dont fait partie le champ francophone (Chanlat, 1992; 1994; 2015), et sur lequel nous reviendrons plus loin dans ce texte, n'est pas observable par tout selon la même intensité, notamment dans les pays périphériques et semi-périphériques, voire au Royaume-Uni (Grey, 2010 ; Willmott, 2011; Tourish et Willmott, 2015).

Par ailleurs, le rôle croissant accordé et joué par les systèmes de classement de revue et plus généralement par les critères d'évaluation des productions intellectuelles, n'est pas sans avoir des effets de mimétisme et d'alignement systématique sur la production anglo-américaine. La résistance étant d'autant plus sensible dans les pays dont la langue n'est pas l'anglais et où les revues les plus cotées sont systématiquement les revues de langue anglaise, pour ne pas dire américaines. Il devient en effet quasiment impossible de participer au débat si le chercheur ne maîtrise pas parfaitement la langue anglaise. (Nickerson, 2005; Tietze, 2004). L'établissement de ces classements devient donc un enjeu clé pour les acteurs concernés, notamment ceux qui ne sont pas de langue anglaise (Berry, 2004 ; Eraly, 2011; Hatchuel, 2004 ; Tsuda, 2013; Aquino-Alves et Pozzebon, 2013; Chanlat, 2014, 2015; Lussier et Chanlat, 2017 ; Alcadipani, 2017; Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha, 2017).

Si les effets de cette domination ont été abordés par de nombreux chercheurs (Bargiela-Chiappini, 2001; Curry et Lillis, 2004; Tietze, 2004 ; Willmot, 2011; Tsuda, 2013; Chanlat, 2014; Lussier, 2014 ; Boussebaa et Brown, 2017), moins nombreux sont ceux qui se sont intéressés aux effets cognitifs et au processus de production intellectuel comme tel. Ils l'ont été essentiellement par des chercheurs non anglophones. C'est ainsi que Ljosland rappelle que la langue dans laquelle est rédigée une thèse d'économie en Norvège est à 82% en anglais, 16% en norvégien et 2% dans les deux langues. Cette anglicisation massive produit, selon lui, « une colonisation mentale », et conduit à une perte de sujets potentiellement intéressants pour la société norvégienne (Ljosland, 2007). Il est intéressant de voir que cette situation est aujourd'hui observable dans de nombreuses institutions européennes dont l'anglais n'est pas la langue d'usage mais qui sont obsédées par la reconnaissance du champ anglo-américain.

D'autres collègues ont pu également observer ce qu'ils appellent une fermeture symbolique. Lors de travaux réalisés entre Finlandais et Britanniques, les chercheurs finlandais concernés ont fait le constat que la vision finlandaise et les mots finlandais étaient subordonnés à la signification anglaise (Meriläinen et al, 2008), voire remplacée par les mots anglais; ce n'est que par une résistance et un questionnement de ces processus que les chercheurs finlandais sont parvenus à se faire respecter des chercheurs britanniques (Thomas, Tienari, Davies, & Meriläinen, 2009).

Comme le rappellent Tietze et Ditz (2012), une étude de Lillis et Curry comparant des données recueillies au Portugal, en Espagne, en Hongrie et en Slovaquie a bien montré que « This normalized and exclusive use of the English language is a further illustration of hegemonic practices, through which meanings that “fall outside the dominant ideology”... become considerably harder (and riskier for individual careers) to express. ***English is, therefore, not an “innocent” system of syntax through which words and sentences are generated, rather it is a shaping influence on the very meaning of the texts produced*** (Tietze, 2004, pp. 9-10).

Ce processus hégémonique ne va pas bien sûr sans contestation, sans résistance.

L'exemple finlandais cité plus haut le montre, tout comme de nombreux débats récents observés à ce sujet dans le champ européen de langue anglaise (Czarniawska, 2006; Adler et Harzing, 2009; Organization, 2011 ; Grey, 2010; Willmott, 2014 ; Lussier et Chanlat, 2017). De telles discussions ne sont pas non plus sans avoir des effets sur les autres champs ; toutefois, on peut observer que, en Europe, le champ français continue, quant à lui, à vouloir défendre, malgré certaines tendances à la standardisation, ses singularités intellectuelles et sociales et sa langue (Berry, 2004 ; Hatchuel, 2004 ; Hagège, 2012 ; Bayard, Borzeix et Dumez, 2010; Chanlat, 1992, 2013, 2014).

Si nous reprenons la phrase relative à la notion de champ de Michel Audet, citée plus haut, nous voyons bien que les règles que les enseignants/chercheurs en gestion adoptent vont structurer le champ de la gestion : le choix de la langue de production, celui des revues dans lesquelles un chercheur doit publier, et leur classement, sont donc clés pour la dynamique intellectuel du champ linguistique concerné. Ce qui n'est pas non plus sans conséquences sur la pensée des chercheurs n'étant pas de langue maternelle anglaise.

## **Pensée et langue dans la recherche : un bref rappel**

Depuis les premiers travaux de Ferdinand de Saussure, fondateur de la linguistique moderne, de nombreux chercheurs ont vu la langue comme un produit social, issu de la faculté de langage exercée par une communauté humaine (Benveniste, 1966; Hagège, 1985). Cette question des relations entre les mots et les concepts n'est pas récente puisque, depuis la Grèce antique, et tout au long des siècles, on retrouve des réflexions à ce sujet. Au début du XX siècle, Wittgenstein écrit déjà « Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde » (1918). C'est également le cas des ethnolinguistes, Whorf et Sapir, (1956) qui soutenaient que la pensée n'a pas d'existence autonome hors de la langue : *« Le fait est que le monde réel est dans une large mesure inconsciemment construit à partir des habitudes langagières du groupe. Il n'existe pas deux langues suffisamment similaires pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. Les mondes dans lesquels vivent différentes sociétés sont des mondes distincts, pas simplement le même monde auquel seraient attachées différentes étiquettes. »* (1929, p214).

Dans l'univers de langue française, cette idée a été reprise récemment avec force non seulement par le linguiste Claude Hagège (2012) mais aussi par la philosophe, Barbara Cassin (2004; 2016) et l'écrivain français, spécialiste de Rimbaud, Alain Borer (2014), dans l'univers de langue anglaise, par Michael Edwards (2016), chez les chercheurs lusophones par Aquino-Alves et Pozzebon (2013) et Alcadipani (2017), chez les chercheurs hispanophones par Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha (2017), chez les chercheurs japonais par Tsuda (2013) et chez les chercheurs chinois par Flowerdew et Li (2009).

Depuis, si d'autres linguistes ont critiqué ou nuancé cette hypothèse (Dortier, 2013), il reste que la langue s'inscrit bel et bien dans un univers socioculturel. Jean-Claude Usunier, dans un article concernant les recherches en management international, montre ainsi comment trois éléments fondamentaux de la langue peuvent aider à l'évaluation du degré d'équivalence conceptuelle entre les langues : « 1. les mots et leur sens spécifique, à la fois sens littéral (sens propre) et sens figuré(s) ; 2. les mots une fois assemblés dans des phrases et dans un texte, les langues opérant comme des codes qui doivent être « traduits » dans d'autres codes linguistiques, lorsque langue d'origine et langue cible diffèrent ; 3. les visions du monde spécifiques exprimées

par les locuteurs d'une langue. » (Usunier, 2011, p6). Les exemples de ce qu'affirme Usunier sont légion. Par exemple, les concepts utilisés dans la recherche interculturelle partent souvent d'instruments de recherche originaires des États-Unis, ces instruments incorporent sans que les chercheurs en soient toujours conscients des éléments textuels originellement conçus, écrits et publiés en anglais associés à la langue anglaise, et à son univers culturel, orienté vers l'action et les faits, à contexte faible et à message explicite (Livian, 2013; Usunier, 2011; Hagège, 2012; Cornuel et Lecomte, 2012; Borer, 2014; Edwards, 2017).

A cet égard, la recherche récente de Geneviève Tréguer-Felten sur l'analyse du discours tenu en situation de communication interculturelle dans le cadre de la relation client dans trois univers : français, chinois et américain, montre bien les difficultés que peut engendrer la méconnaissance de la spécificité culturelle des concepts managériaux utilisés par les différents locuteurs (2012; 2018). Ceci est bien sûr valable autant pour les locuteurs de langue anglaise que, pour les autres, même quand ils ou elles utilisent l'anglais. En conséquence, comme le souligne Usunier : « les présupposés culturels de la langue d'origine, comme l'orientation vers l'action, l'orientation vers le futur, l'individualisme, le comportement rationnel, etc. tendent à être reproduits et transmis par les instruments ». (2011: 8).

## **Pensée et langue dans la recherche en gestion : les principaux enjeux pour les chercheuses et les chercheurs européens**

Si les rapports langue/pensée sont aussi étroits, le choix d'une langue principale pour la publication n'est pas sans avoir des conséquences importantes pour ne pas dire déterminantes sur le développement du champ linguistique concerné, notamment quand celui-ci décide d'adopter une autre langue de rédaction que la sienne, en l'occurrence ici, la langue anglaise. L'usage de cette langue anglaise, lingua franca, que certains appellent le globish (Nerrière, 2003) ou l'englobal (Boher, 2014) étant parfois différente de la langue anglaise d'origine (Louhiala-Salminen et Mirjaliisa, 2006; Tréguer-Felten, 2018), nous amène à pointer un certain nombre d'enjeux, au sens du dictionnaire français Larousse, c'est à dire, « ce que l'on peut gagner ou perdre dans une entreprise quelconque ». Dans le cadre de cet article, nous en avons sélectionné trois : intellectuel, sociopolitique et culturel.

### *Enjeu intellectuel*

Penser le monde passe par une langue et adopter une langue, c'est ainsi adopter une pensée (Eco, 2003; Hagège, 2012; Cassin, 2016; Boher, 2014; Lillis et Curry, 2015; Edwards, 2016). Comme le mathématicien Laurent Lafforgue, médaille Field 2004, l'a affirmé : ce n'est pas parce que l'école de mathématiques française est influente qu'elle peut encore publier en français ; c'est parce qu'elle publie en français qu'elle est puissante, car cela la conduit à emprunter des chemins de réflexion différents (2005). Une telle prise de conscience est d'autant plus importante que d'aucuns, et en particulier les plus jeunes chercheurs, comme le montrent l'enquête de Tietze et Dick (2012), pensent déjà qu'il est devenu dans l'ordre des choses de publier uniquement en anglais, ignorant par ailleurs le caractère sociohistorique et politique associé à cette exigence : « *these academics*, écrivent-elles, *do not appear to be particularly aware of the historical-political processes they are part of and subjected to. Success and failure were mainly attributed to individual circumstance and contextual factors downplayed as "a given fact."* Or, Bourdieu l'a pourtant souligné avec force, la forme et le contenu linguistique sont dialectiquement reliés (1982). Si une telle ignorance est bien sûr inquiétante,

il reste que certains signes, que nous pouvons observer, par exemple, dans le monde francophone, comme la surreprésentation de références de langue anglaise dans certaines thèses, articles et communications à des congrès francophones, voire une absence ou une complète ignorance des travaux de langue française pertinents, constituent les prémices à la fois d'une hégémonie intellectuelle croissante et d'une montée de l'amnésie bibliographique (Davoine et Gmür, 2012; Chanlat, 2014; 2015).

En effet, l'adoption du tout en anglais n'est pas neutre comme d'aucuns pourraient le penser à première vue. En plus d'être le vecteur d'une certaine pensée globale en matière socioéconomique, elle s'accompagne aussi, dans chaque champ linguistique, de certaines postures épistémologiques et méthodologiques, et d'un choix de questions parfois différents de celui du champ linguistique d'origine (Berry, 1995, 2006). De telles réflexions sont partagées par Tietze et Dicks (2012) : « *The consequences of hegemony for the production of text based knowledge are also clear: certain meaning systems gain advantage over others; certain epistemological and methodological positions are favored as "messy" epistemologies and approaches are to be avoided. We see these as instances of a "closure of meaning." Here, the concurrent existence of English as the "medium" of communication, together with the vocabulary of management/business discourses originating from the U.S. core, further the use of positivist–realist epistemologies. Such epistemologies are less concerned with the nuances of context and situation; more concerned with generating generalizable truths. They result in articles that are easier to publish in "the journals that matter." In turn, this leads to greater conservatism and parochialism in management research and knowledge.* », ou encore par Ibarra-Colado, 2006; Harzing et van der Wal, (2008), Grey (2010), Willmott (2011), Tsui, (2007), Bousadaa et Brown, 2017, Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha (2017) ou Alcadapani (2015; 2017).

Autrement dit, si des chercheurs étrangers et notamment de langue française pensent qu'en adoptant le genre d'articles attendus par le système, ils vont avoir de meilleures chances d'être publiés, ils ne se rendent toujours pas compte qu'ils vont par ailleurs se retrouver dans des contradictions difficiles à surmonter. En effet, comment un étranger, inscrit dans son propre contexte national ou régional qui le conduit à produire des recherches spécifiques, à se situer donc différemment par rapport au champ anglophone, dont il ne connaît pas toujours souvent toutes les subtilités, va pouvoir produire des papiers parfaitement compatibles avec l'esprit ambiant de ces revues (Bousadaa et Brown, 2017; Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha, 2017; Alcadapani, 2017; Lilly et Curry, 2015). Le travail mené par Yves-Frédéric Livian nous montre que, même en management interculturel, ce n'est pas toujours évident, les chercheurs francophones ayant beaucoup de mal à se faire publier (2013). Car les risques d'incompréhension demeurent, notamment du fait de l'existence de ce que Christine Geoffroy a appelé le linguocentrisme, c'est-à-dire le fait qu'un locuteur parlant en l'occurrence ici l'anglais, utilise toujours des formes associées à sa langue natale dans cette langue; les transferts pouvant être lexicaux, syntaxique ou encore phonétique. De tels usages inappropriés peuvent entraîner de nombreux malentendus.

Ils existent également dans le champ anglophone lui-même. De quel anglais parle-t-on? De l'anglais d'Angleterre, de celui des Américains, de celui des Canadiens, de celui des Australiens et des Néo-Zélandais ou encore de celui des pays anglophones appartenant au Commonwealth (Louhiala-Salminen et Mirjalili, 2006)? Si l'usage oral de cet anglais lingua franca en tant que langue de communication, est sujette à des renégociations permanentes (Seidlhofer, 2009; House, 2003, Tréguer-Felten, 2018), en ce qui concerne son usage écrit, les textes, souvent, à leur insu, subissent l'influence des langues maternelles et des cadres



symboliques qui leur sont associés (d'Iribarne, 2009; Barmeyer et Davoine, 2011, 2013; Chevrier, 2012; Tréguer-Felten, 2009, 2017). C'est là où la traduction doit jouer son rôle encore faut-il qu'elle soit adéquate, comme nous le verrons plus loin.

Enfin, nous pouvons nous poser une question supplémentaire : quel est l'intérêt de passer par les exigences d'un système dont les Anglo-Saxons, voire certains Américains eux-mêmes déplorent les effets ? (Harzing et van der Wal, 2008 ; Grey, 2010 ; Willmott, 2011; 2014; Tourish et Willmott, 2014; Harzing, 2016).

La question de maintenir une production de qualité en Europe, pour ne pas dire dans le monde en général, passe sans aucun doute par la sauvegarde et le renforcement de moyens de publications et d'évaluation propres à chaque univers linguistique. Ce dont dispose certains champs, notamment le champ francophone (Chanlat, 2014; 2015). En ce qui concerne la diffusion dans d'autres univers linguistiques, il s'agit d'avoir une stratégie ciblée de traduction afin de mieux faire connaître les travaux non anglophones, notamment parmi les chercheurs de langue anglaise (Courpasson, Arellano-Gault, Brown et Lounsbury, 2008 ; Harzing et van der Wal, 2008). Quant à la visibilité des productions non anglophones, elle varie selon de nombreux paramètres qui concernent non seulement leur traduction mais aussi leur réception selon les schèmes cognitifs propres au contexte social de la réception (Bouilloud, 1997; Hatchuel, Pezet, Starkey et Lenay, 2005; Livian, 2013; Chanlat, 2014 ; Harzing, 2016).

### *Enjeu sociopolitique*

La discussion que nous venons de mener ne doit pas rester qu'à un niveau intellectuel. Elle a également des enjeux sociopolitiques. Chaque champ linguistique a-t-il décidé de laisser faire et donc d'accepter que sa langue soit une langue dominée dans son propre champ. Telle est la question ; ce que nous pouvons parfois observer dans de nombreux cas en Europe. De tels choix ne sont pas neutres et nous montrent combien la langue d'origine et les enjeux intellectuels qui lui sont associés peut se marginaliser et avec elle la pensée qui lui était associée, comme nous le montre l'exemple norvégien précédemment cité.

Doit-on en effet déterminer ces choix de recherche à partir de ce que l'on voit publier dans les revues anglo-saxonnes, notamment américaines, dont les ordres du jour sont souvent très différents des nôtres. Et si nous envoyons de tels messages, que vont faire les jeunes générations de chercheurs qui constituent la relève ? Vont-ils continuer à défendre des postures qui leur sont propres en relation avec leurs univers socioculturels, ou vont-ils abandonner l'originalité qui vient du terroir, comme l'a écrit Michel Berry, pour les sirènes des courants dominants anglo-saxons (2004 b). Alors que, comme le rappelle Nossiter, le terroir est « ***une façon unique d'offrir en partage au reste du monde la beauté d'une identité, d'une culture donnée. C'est une façon d'utiliser ce qui ressortit au domaine local, non pas pour exclure, mais pour inclure au contraire, pour initier chacun d'entre nous au mystère et à la beauté spécifique de 'l'autre'*** » (2007, p14, in Letiche, 2017, p226). Plus largement, l'abandon de la langue nationale comme langue scientifique dans le champ de la gestion au profit unique de l'anglais, lingua franca, réduira son influence intellectuelle et conduira inmanquablement à une "englobalisation" massive des points de vue, comme le souligne Alain Borer, à travers l'imposition de cet anglo-américain "à l'intérieur des autres langues en substituant aux différentes cultures ses représentations et ses modèles culturels, donc, à terme, juridiques et politiques" . (2015, p)

À toutes ces questions, nous connaissons déjà les réponses. Heureusement, nombreux sont ceux et celles qui sont conscients de tels enjeux (Ibarra-Colado, 2006; Harzing et van der Wal, (2008), Grey (2010), Willmott (2011), Tsui, (2007), Flowerdew et Li, 2009; Davoine, Oiry et Stokes, 2014; Tsuda, 2013; Bousadaa et Btrown, 2017, Lopez-Navarro, I Moreno, A et Rey-Rocha, J (2017), Alcadapani (2015; 2017) ; Edwards, 2016).

Prenons, par exemple, le cas de la France que nous connaissons bien. La dernière discussion autour du classement des revues par les principales associations scientifiques de langue française en gestion sous l'obédience de la FNEGE (Fondation nationale de l'enseignement de la gestion), est à cet égard plutôt encourageante puisqu'elle a abouti tout récemment à reclasser un certain nombre de nos meilleures revues de langue française en catégorie 2 et a relevé plusieurs autres revues au niveau 3 sur une échelle de 1 à 4. C'est également le cas de l'HCERES, l'organisme public qui évalue les institutions d'enseignement supérieur qui a repris ce classement officiel des revues en les reclassant sur une échelle A-B-C. Il faut également mentionner une autre décision de la FNEGE de valoriser également les livres publiés par des prix annuels. De telles décisions, fruit d'un consensus très large des associations scientifiques représentatives en gestion permet ainsi à ces revues de se maintenir et de se renforcer, aux livres d'être considérées comme de vraies contributions, et aux jeunes chercheurs de langue française de faire carrière tout en produisant aussi en français. Plus généralement, cela permet de défendre des recherches originales, des méthodologies qualitatives souvent difficiles à faire reconnaître dans le courant qu'on qualifie de « main stream », de s'attaquer à des questions sociales qui sont chères à l'univers linguistique français d'un point de vue de nos valeurs et idéaux socioéconomiques et de défendre une variété de supports de publications, le champ francophone pouvant se présenter comme un champ ouvert aux autres pensées venant d'ailleurs et permettre ainsi à des collègues étrangers de défendre des idées et des postures qui seraient parfois plus difficiles à défendre dans leur champ linguistique.

Le développement d'une certaine autonomie d'un champ linguistique peut enfin entraîner des alliances et des complicités avec d'autres champs linguistiques (Chanlat, Fachin et Fischer, 2006 ; Alcadapani et Rosa, 2011; Aquino-Alves et Pozzebon, 2013; Alcadipani, 2017).

Comme le soulignait Michel Berry qui a beaucoup défendu avec raison la diversité linguistique :

*« La diversité est donc potentiellement une richesse, mais il convient de distinguer deux aspects du travail scientifique : la production d'idées et leur diffusion. La production suppose de tenir en grande considération les dispositifs qui poussent à l'excellence, et, dès lors que tout n'est pas laissé à l'esprit de géométrie, on ne produit jamais mieux que dans sa langue et selon son génie propre. La diffusion suppose, elle, de trouver les vecteurs pour atteindre les publics avec lesquels on veut interagir. L'anglais étant la langue la plus utilisée, il est le vecteur de la diffusion la plus large. Mais considérer que les revues et les langues les plus diffusées sont celles qui poussent le plus à la qualité procède d'une tragique confusion entre élaboration et diffusion des idées » (Berry, 2006).*

Cette position que nous partageons totalement, nous montre, là encore, que le choix de la langue de pensée principale est un enjeu majeur et qu'il ne faut pas sous prétexte d'efficacité en matière de diffusion adopter le tout anglais. Car si nous faisons un tel choix, nous perdrons ce qui fait ce que nous sommes, notamment en Europe. Les enjeux sociopolitiques sont donc énormes. Car il s'agit à terme pour chaque champ linguistique de sa propre existence intellectuelle. Mais les enjeux culturels qui lui sont liés, n'en sont pas moins tout aussi importants.

## *Enjeu culturel : univers de sens et pluralité d'univers*

L'anthropologie nous éclaire sur les écarts, c'est-à-dire sur la culture qui fonde les différences entre groupes humains (Lévi-Strauss, 2013). En tant qu'univers de sens, la culture est un cadre qui sert de schème de signification pour les acteurs d'un univers concerné (Geertz, 1974 ; d'Iribarne, 2008; 2014), et donne sa singularité à chaque expérience nationale ou régionale. Aucun pays n'échappent à cette règle (d'Iribarne, 2006; 2014; Barmeyer et Davoine, 2011, 2013; Davel, Dupuis et Chanlat, 2013; Chevrier, 2012; Aquino Alves et Pozzebon, 2013). Le choix de la langue de publication est donc aussi un choix culturel. Or tout ce que nous avons déjà affirmé précédemment nous montre que la langue et la culture, là encore, sont liées.

Comme le souligne Jean-Claude Usunier dans un article fortement documenté sur le sujet : « *On peut s'interroger sur l'utilisation systématique de questionnaires conçus à l'origine en anglais dans la recherche en management car ils tendent à cacher les différences conceptuelles entre cultures et entre contextes linguistiques. Les directives de traduction des instruments psychométriques mettent l'accent sur le fait que le degré de recouvrement entre les construits dans les populations étudiées devrait être évalué et que ceux qui développent des instruments de recherche devraient s'assurer que le processus de traduction/adaptation de l'instrument prend en compte les différences linguistiques dans les populations cibles... Toutefois, ceci est fait la plupart du temps en supposant que la langue est neutre, et complètement instrumentale. On aboutit à des différences de sens qui restent ignorées.* » (2011, p12)

C'est ainsi que, sous l'influence d'une vision instrumentale et utilitaire, des équivalences de mots peuvent être retrouvés dans les dictionnaires des langues concernées sans toutefois toujours prendre conscience que des concepts lexicalement identiques peuvent être compris différemment selon le contexte linguistique dans lequel ils sont utilisés et ainsi amené à des interprétations faussées (Blenkisopp et Pajouh, 2010; Usunier, 2011). C'est ce que de nombreux chercheurs ont reproché aux études menées par Hofstede et à ses disciples. Comment tirer des conclusions à partir d'échelles quand on n'a pas le contexte de référence de ce qui se passe réellement. Des mots comme groupe, individu, autorité, décision, objectifs, coopération ou encore éthique ne prennent sens que dans une situation donnée (Barmeyer et Davoine, 2011, 2013; Davel, Dupuis, Chanlat, 2008 ; Chanlat, Davel et Daupuis, 2013; d'Iribarne, 2014; Usunier, 2011; Chevrier, 2012; Tréguer-Felten, 2018).

Si l'équivalence des mots n'est donc pas suffisante pour rendre compte de la réalité vraiment vécue, il devient alors nécessaire de savoir si les mots ont un sens équivalent dans chaque langue et/ou culture. Certains chercheurs (Sechrest, Fay & Zaidi, 1972) ont identifié quatre catégories de problèmes d'équivalence de traduction : l'équivalence lexicale, l'équivalence idiomatique, l'équivalence grammaticale et syntaxique, et l'équivalence expérientielle. Cette dernière implique que les termes traduits doivent se référer à des objets et des expériences réels, autrement dit qu'ils soient familiers dans les différentes cultures concernées. C'est ce qui est le plus difficile à faire car cela consiste à « reconstruire » dans la langue cible, le sens lié à l'expérience locale, spécifique à la langue d'origine. (Eco, 2003; Harzing, 2006 ; Geoffroy, 2002 ; Henderson et Louhiala-Salminen., 2011; Tréguer-Felten, 2012; Cassin, 2016). Si des concepts comme l'opportunisme, le leadership, la motivation ou la décision peuvent avoir des aspects partagés par différentes cultures, l'un de ces aspects peut être accentué de manière singulière dans une culture donnée alors qu'elle est presque ignorée par une autre culture (Usunier, 2011).

Plus particulièrement, pour notre continent européen, le débat n'est donc pas de savoir quelle langue doit dominer mais, comme l'écrit François Taillandier, « de choisir ce que l'Europe veut affirmer : ou bien les langues sont considérées comme des instruments neutres, de pure transparence et de pure circulation (et l'on peut imaginer un français véhiculaire aussi déprimant que l'anglais véhiculaire); ou bien l'on accepte d'y voir des formes culturelles, des liens avec la profondeur d'une civilisation et avec des modes d'édification de la personne....Ce ne sont pas des langues qui s'affrontent aujourd'hui en Europe mais deux philosophies de ce que c'est une langue. » (2009, p71-72); le choix qui sera fait sera donc lourd de conséquences culturelles, tant au niveau des individus qu'au niveau des sociétés.

## **Penser la recherche en gestion en Europe ou les atouts de la diversité linguistique**

Les atouts de la recherche européenne par la diversité linguistique qui la constitue, sont multiples et permettent d'envisager le futur de la recherche en gestion en Europe de manière très positive. Ces atouts sont d'ordre historique, géographique, intellectuel, scientifique et culturel.

### *Un atout historique : un univers de référence reconnue*

L'histoire de l'Europe est marquée par une grande tradition intellectuelle qui, depuis la Grèce antique, en passant par l'humanisme de la Renaissance, l'Europe des Lumières, jusqu'à aujourd'hui a constitué une des sources d'inspiration du monde dans de nombreux domaines et les lettrés européens étaient souvent polyglottes. Encore aujourd'hui, même si l'anglais est devenu la lingua franca, certaines langues européennes bénéficient encore d'un intérêt et d'une attractivité certaine car elle renvoie à des univers et des oeuvres riches qui intéressent au-delà de l'Europe. Un tel atout ne doit pas être négligé d'autant que pour certains, la puissance de l'anglais peut-être relativisée : « Au 21<sup>e</sup> siècle, il me semble que si l'anglais va demeurer la *lingua franca*, il n'aura plus la supériorité qu'il a actuellement, non en raison de son déclin, mais parce que les autres langues reprendront leur place ou exigeront de la reprendre...La domination actuelle de l'anglais est une situation transitoire de distribution du pouvoir dans le monde et ne doit pas être envisagée comme étant de toute éternité » (Wallerstein, in Bourdieu et al., 2001,p).

Cette domination doit être également mise en relation avec un second mouvement plus récent : le déclin relatif des Etats-Unis comme super puissance et la montée d'un monde multipolaire (Védrine, 2007), le développement de sites en langue nationale sur Internet favorisant la diversité ; dans les dix dernières années, les langues qui ont en effet connu la croissance la plus rapide sur la Toile sont l'arabe, le chinois, le portugais, l'espagnol et le français (Harzing et van der Wal, 2008, Hagège, 2012). À la lumière d'un tel contexte, l'atout historique de l'Europe par sa diversité linguistique n'est donc pas négligeable; par exemple, une analyse récente de la consultation des revues de langue française en sciences sociales et humanités dans le monde le confirme, en montrant un rayonnement notable de ces revues sur certains continents, notamment l'Amérique du Nord, du Sud, l'Afrique et l'Europe (Dacos, 2013).

### *Un atout démographique : des langues parlées et enseignées dans de nombreux pays du monde*

Un certain nombre de langues européennes bénéficient également d'une diffusion importante à l'échelle internationale pour des raisons historiques. La langue allemande, parlée par plus de 100 millions de locuteurs en Europe, s'appuie sur la richesse de ses traditions intellectuelles et littéraires et leur influence dans de nombreux domaines, à travers notamment les instituts Goethe; la langue espagnole, fort de ses nombreux locuteurs dans le monde, notamment en Amérique latine, et de sa richesse culturelle, est aussi une langue officielle de l'ONU; la langue portugaise est également largement présente grâce au Brésil et autres pays lusophones, et à son dynamisme culturelle; la langue italienne est également très présente à l'étranger et s'appuie sur la richesse et l'influence historique de sa culture; la langue française demeure encore une des grandes langues internationales. Elle est en effet une des cinq langues de l'ONU. Elle est apprise par 110 millions de personnes dans le monde et elle est enseignée dans le monde entier et s'appuie sur un réseau de télévision (TV5 Monde, France 24) et de radio (RFI) accessible à peu près partout (OIF, 2009), et est présente sur tous les continents, notamment en Afrique, un continent en pleine croissance (Hagège, 2012).

### *Un atout intellectuel : une tradition intellectuelle très riche*

Un des atouts de l'Europe repose sur son propre champ intellectuel qui, au cours des siècles, a produit des oeuvres majeures, notamment en sciences sociales et en philosophie. Comme nous le constatons, encore aujourd'hui, de nombreux auteurs européens non anglophones ont un rayonnement considérable; on n'a qu'à penser entre autres, aux philosophes allemands, à certains intellectuels italiens, français, scandinaves, et d'Europe centrale pour s'en convaincre aisément (Cusset, 200; Chanlat, 2014). Malgré certains esprits chagrins, nous avons des géants sur lesquels nous reposer et nous sommes toujours un carrefour d'idées pour de nombreux chercheurs étrangers. Nous possédons un ensemble de contributions dans le domaine des sciences sociales et de la philosophie qui fait aujourd'hui partie du patrimoine universel commun. Pourquoi devrions-nous abandonner tout cela alors que d'autres, notamment anglo-saxons, s'appuient sur certains de ses travaux (Cusset, 2005). C'est un atout, là encore, considérable.

### *Un atout scientifique : un champ à part entière et des recherches originales*

Pour reprendre la notion de champ de Bourdieu, nous pourrions dire que le champ de la recherche en gestion est certes dominé par la production de langue anglaise, pour ne pas dire anglo-américaine. C'est ce que nous avons abordé précédemment. Mais cette hégémonie n'est pas vécue de la même façon selon les sous champs linguistiques. Si certains ont abandonné parfois l'idée de défendre leur langue dans l'univers scientifique du social, le débat existe dans les pays de langue allemande, hispanique, portugaise, française, voire au-delà, au Japon et en Chine. Car, dans ces pays, il existe au-delà du nombre de locuteurs, un fond intellectuel et scientifique considérable.

En tant que chercheur européen de langue française, si nous prenons, par exemple, ce champ linguistique qui nous est familier, nous avons la chance d'appartenir à un champ de recherche qui a une très riche tradition intellectuelle et possède de nombreux auteurs clés dans le domaine des organisations (Barus-Michel, Enriquez et Lévy, 2002 ; Brabet, 1996 ; Coté et

Hafsi, 2000 ; Chanlat, 1994; 2007; 2014 ; David, Hatchuel, et Laufer, 2008 ; Martinet, 1991 ; Berry, 1995a; 2004 b ; Hatchuel, 2004 ; Bayard, Borzeix et Dumez, 2011 ; Allouche, 2012 ). De plus, nous avons un ensemble de revues et d'éditeurs qui assurent une diffusion importante, des associations scientifiques dynamiques, des congrès, des colloques et des séminaires importants, tenus en français. Il existe bel et bien un champ à part entière de recherches en langue française, lequel dispose de tous les atouts d'un champ autonome (Chanlat, 1994; 2015).

C'est en raison de cet héritage et de cette organisation, que nous avons pu développer des recherches originales, accorder aux méthodologies qualitatives une légitimité qu'elles n'ont pas toujours dans le courant dominant anglo-américain et soulever des questions sociales moins présentes dans ce dernier (Berry, 1995 b; Hofstede, 1996; Chanlat, 1994; 2007; 2014; Davoine, Oiry et Stokes, 2014). Si ce fait est observable, notamment dans le champ des études organisationnelles où l'insistance sur les notions de pouvoir et de domination, de symbolique et sur le rôle de l'Etat sont particulièrement présents, nous pouvons le retrouver dans d'autres sous-champs, notamment ceux de la comptabilité (Colasse, 2011), de l'audit et du contrôle de gestion (Bouquin, 2011) et de la gouvernance (Charreaux, 2006). C'est une situation que l'on peut retrouver dans d'autres champs linguistiques. Tout cela est donc loin d'être négligeable et nous permet d'envisager l'avenir de façon positive si nous n'hésitons pas à nous fonder aussi là-dessus.

#### *Un atout culturel : un univers de sens particulier et une référence*

Le dernier atout est d'ordre culturel. Il renvoie à un univers de sens propre dont nous avons rappelé quelques contours. Publier dans sa langue, c'est penser parfois les problèmes de manière différente, mettre en évidence des dimensions spécifiques, s'intéresser à des expériences originales et défendre une manière de vivre ensemble qui a sa valeur propre. C'est accueillir d'autres pensées et leur faire une place. De ce point de vue, l'expérience historique est riche dans ce domaine. Et chaque point de vue de chercheur européen, fruit d'un héritage culturel riche, est encore un élément sur lequel nous devons nous appuyer. Si la manière de gérer n'est pas la même, si l'État a un rôle qui varie selon les pays, si la culture et l'esthétique sont différentes, c'est que nous sommes les héritiers d'une culture qui s'est historiquement construite de manière différente, tout en étant également en interconnexion. Une telle originalité et une telle diversité ne peut être néanmoins préservée que si nous continuons à conserver une telle ouverture, à nous appuyer sur ces différents héritages, à tabler sur des pensées innovantes et non à vouloir imiter sans génie ce qui se produit dans le monde anglo-saxon, notamment américain. Il passe aussi par l'apprentissage de plusieurs langues et une traduction des œuvres majeures sans laquelle il en peut y avoir de dialogue intellectuelle fécond. Le cas de l'incompréhension de Durkheim par John Searle est à cet égard emblématique.

La méconnaissance de l'œuvre de Durkheim par Searle, s'est en effet vu à l'occasion d'un échange animé qui a eu lieu entre ce dernier, philosophe analytique renommé, et plusieurs sociologues de langue anglaise, notamment Neil Gross et Steven Lukes, spécialistes de Durkheim. Neil Gross estimait que le livre, *La construction de la réalité sociale* (1998) de Searle, n'avait pas la théorie sociale beaucoup plus loin que ne l'avait déjà fait Durkheim il y a presque un siècle. Selon lui, Searle reprenait presque les mêmes positions et introduisait presque les mêmes concepts que Durkheim, l'idée de représentations collectives, le concept d'institution sociale, le concept de fait social, ou l'idée que la société est une réalité sui generis. Cela a conduit Gross à déclarer que le livre de Searle avait des racines durkheimiennes et qu'il constituait un durkheimisme reconstruit et non reconnu (2006). En réponse à ce point de vue,

Searle a rédigé un article dans lequel il critique Durkheim violemment, et réfute tout lien entre lui et Durkheim. Searle déclare que l'œuvre de Durkheim est encore pire que ce qu'il pensait à l'origine (2006). En réponse aux accusations de Searle, Steven Lukes défend Durkheim et contredit chacun des points de critique de Searle. Il attribue la faiblesse de la critique de Searle en partie à une erreur de lecture, mais aussi à une ignorance de l'intégralité des textes de Durkheim (2007). Searle avoue en réponse que sa lecture de Durkheim s'est limitée au premier chapitre des Règles de la méthode sociologique, à l'ouvrage sur la *Division du travail social*, et à l'article, « Représentations individuelles et représentations collectives ». Ce qui n'est pas beaucoup quand on connaît la richesse de son oeuvre (Fournier, 2007; Lukes, 2007).

Cet exemple nous montre comment une connaissance tronquée du travail d'un auteur peut amener des esprits éclairés à des erreurs de base par manque de traduction et de lecture plus ample. C'est un constat que les sociologues avaient pu faire lors de la traduction de Max Weber par Talcott Parsons. Ce dernier avait littéralement "parsonisé" Weber au détriment de la pensée de celui-ci. Il faudra attendre d'autres traductions plus respectueuses de sa pensée (Gerth et Wright Mills, 1946; Rocher, 1988) pour avoir une vision plus juste de la pensée weberienne; ce qui nous conduit maintenant à souligner le rôle et l'importance de la traduction, notamment des travaux importants.

## **La traduction : un outil indispensable à la diffusion des idées**

Depuis toujours, la traduction est un élément clé dans la circulation des idées. Car, comme le rappelle Paul Ricoeur, "c'est parce que les hommes parlent des langues différentes que la traduction existe" (2004, p22), qui se conjugue à une énigme : pourquoi pas une seule langue, et surtout pourquoi tant de langues ? Cette dispersion-confusion, parfois vécu comme un problème, a toujours été accompagné de traducteurs-interprètes qui présuppose que chaque individu peut apprendre d'autres langues (Ricoeur, 2004). Dans notre univers occidental, on sait le rôle qu'ont joué les traductions en latin ou en grec des grands textes classiques y compris religieux pour faire circuler les idées d'un univers à l'autre en Europe et dans le pourtour méditerranéen.

Bien sûr, la traduction, si elle peut favoriser la diffusion des idées, n'est pas sans défaut. Comme nous l'avons vu plus haut, une traduction approximative ou orientée peut avoir des résultats problématiques. Il faut en effet s'assurer de la compétence du traducteur, tant dans la langue que dans la discipline concernée. Car, comme le souligne à nouveau Paul Ricoeur, entre l'alternative théorique de l'impossibilité d'une traduction en raison de l'univers radicalement différent propre à chacune des langues (hypothèse de Sapir et Whorf) et la recherche des sous-bassement d'une langue universelle (hypothèse Chomsky), on peut faire le choix d'un autre alternative, "issue même de la traduction, l'alternative fidélité versus trahison, quitte à avouer que la pratique de la traduction reste une opération risquée." (2004, p26).

A la contrainte de la diversité linguistique et à son utilité qui nous oblige à traduire, s'ajoute celui du désir de traduire. Car ce dernier permet l'élargissement de l'horizon de sa propre langue et la découverte de la sienne (Ricoeur, 2004). Mais ce désir de traduire rencontre le dilemme bien connu fidélité/trahison. C'est la raison pour laquelle "*une bonne traduction ne peut viser qu'à une équivalence présumée, non fondée dans une identité de sens démontrable. Une équivalence sans identité.*" (Ricoeur, p40) et que les traductions sont refaites souvent afin d'améliorer cette équivalence. Ce qui amène le traducteur à pratiquer ce que Ricoeur appelle « l'hospitalité langagière », ou ce que d'autres chercheurs, spécialistes de langue étrangère dans le domaine de la gestion, ont plus récemment décrit comme un agent dans la transmission d'un

savoir managérial (Tietze, Tansley, Helienek, 2017) ou comme celui d'un « reconfiguration agent » (Welch et Welch, 2008). Mais il existe également un autre type de traduction, c'est celui qui existe au sein de chaque langue et du fait que nous pouvons dire aussi la même chose de manière très différente (Ricoeur, 2004). Au-delà des mots utilisés, des phrases construites, il y a le texte ou les textes qui vont prendre des sens différents selon les situations et les contextes sociaux. Et tout traducteur doit non pas partir des mots mais bien de l'ensemble culturel dans lequel ces mots et ces phrases prennent sens, comme nous l'avons souligné un peu plus haut.

Il arrive enfin que la traduction soit parfois meilleure ou améliore substantiellement l'original. Nous prendrons ici deux exemples, en français, celui de la traduction du *Capital* de Marx et plus récemment, celle de *La constitution de la société* de Giddens. En effet, Marx, qui était également francophone, a supervisé de son vivant la traduction en français du premier volume; à la suite du travail effectué, il en a conclu que sa lecture était indispensable à tous ceux qui s'intéressaient à son travail car c'était la version la plus achevée de son premier volume et lui avait permis de préciser certains éléments de sa pensée.

Au milieu des années quatre-vingt, Anthony Giddens, dont l'oeuvre sociologique, commençait à intéresser certains chercheurs francophones (Audet, 1987; Eraly, 1988), a été traduite par Michel Audet (Giddens, 1987). Ce dernier a livré une traduction remarquable, enrichie d'un grand nombre de notes explicatives, qui améliorait le texte et qui n'existait bien sûr pas en anglais. De ce point de vue, la traduction a une véritable valeur ajoutée par rapport au texte original, tout comme l'était celle du *Capital* de Marx.

Les raisons de cet enrichissement sont multiples: connaissance intime du texte et des langues par les traducteurs, culture disciplinaire très élaborée, et un souci de rendre compte des nuances de la pensée, parfois de ses méandres, voire de ses imprécisions d'une page à l'autre. A cet égard, le traducteur se fait la voix de l'auteur dans son univers linguistique. Outre, la diffusion potentielle, elle permet une restitution la plus juste possible, compte tenu des contraintes de toute traduction (Cassin, 2016).

Mais la traduction ne se révèle pas toujours suffisante, encore faut-il que le traduit et bien traduit, résonne cognitivement et culturellement dans la sphère linguistique concernée. Il existe beaucoup d'exemples de traduction qui ne trouvent pas leur public ou sont redécouverts longtemps après quand les esprits sont plus réceptifs.

Par exemple, prenons un cas toujours dans le champ de langue française : la réception comparée de l'ouvrage classique de Michel Crozier, *Le phénomène bureaucratique* (1964) et celle d'un autre de ses livres publiés plus tard avec Erhard Friedberg, *L'acteur et le système*, (1977, 1980). Alors que le premier a connu une reconnaissance considérable en anglais (Pugh et Hickson, 2007), le second est demeuré très confidentiel bien qu'il est un de ouvrages de base dans les champs francophone et latin (Bernoux, 1987; Chanlat, 1992; 2007; Davoine and Gmür, 2012). En effet, si la version française de Crozier et Friedberg atteint 7876 citations dans Google Scholar, sa version anglaise, "Actors and systems: the politics of collective action" (1980), est peu citée par rapport à "*The Bureaucratic phenomenon*" (603 versus 4817 suivant Google Scholar, 11 mai 2017). Cet accueil très différent s'explique par bien des aspects (Chanlat, 2014). Un certain nombre d'éléments sont en effet à prendre en considération (Berry, 2004; Usunier, 2011; Tietze et Dick, 2012; Bousebaa et Brown, 2017; Alcadipnai, 2017; Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha, 2017).

Pour notre part, à partir des données dont nous disposons, cette différence de réception est due, tout d'abord à la manière dont les mots s'enchaînent et à leur significations spécifiques, à la structure du texte, à la vision du monde qui s'exprime dans la langue et aux traditions



intellectuelles. Lorsque nous lisons certains compte-rendus dans plusieurs revues de langue anglaise, on observe des points de vue fort contrastés. Celui d'Arthur Stinchcombe (1979) dans *The American Journal of Sociology* est franchement négatif. Il critique fortement l'ouvrage en soulignant son absence d'originalité (Goffman, Hughes et Howard Becker ayant eu des réflexions similaires), pompeux et pédant dans son style (l'usage du "nous"), et manquant d'une discussion sur les jeux sociaux plus amples qui se jouent au sein des relations sociales. Selon lui, au sein des organisations, les incitations financières ne peuvent être détachées des logiques du système capitaliste. Ce point de vue est partagé par d'autres chercheurs, à l'instar de Doerrenbächer and Geppert (2004), qui soulignent la sous-conceptualisation de l'encastrement structurel de l'action, ce qui reste une faiblesse des approches micropolitiques, comme celle de Crozier/Friedberg (Doerrenbächer and Geppert, 2004). D'autres compte-rendus se montrent toutefois plus positifs, par exemple, celui de Christian Rouillard (2005) qui souligne la pertinence de ce livre. Mais le fait qu'il soit francophone, connaissant sa version française, explique peut-être pourquoi son compte-rendu en anglais est nettement plus positif.

C'est une expérience typique que rencontrent de nombreux chercheurs non anglophones, lorsqu'ils tentent de publier directement en anglais (Berry, 2004; Lillis et Curry, 2006, 2015; Florendew et Li, 2009; Usunier, 2011; Tietze et Dick, 2012; Tsuda, 2013; Bousebaa et Brown, 2017; Alcadipnai, 2017; Lopez-Navarro, Moreno et Rey-Rocha, 2017). Même si des succès existent, pensons dans le champ francophone à Latour et Callon, par exemple, il est clair que ces chercheurs font face à des défis sociocognitifs. C'est la raison pour laquelle nombreux sont ceux et celles qui cherchent d'autres alternatives. Pendant que l'incitation à rédiger directement en anglais est de plus en plus encouragée dans les pays non anglophones pour augmenter la diffusion des écrits, la désillusion qui peut en résulter, peut-être lourde, tout comme les nombreux obstacles qu'il faut surmonter pour être lus (problèmes attachés aux sens des mots, aux cadres intellectuels, à la position dans le champs, aux canaux de publication, à la participation à des congrès, à l'appartenance à des associations et à son degré d'engagement).

Comme nous pouvons le voir, si nous sommes personnellement attaché à la circulation des idées, celle-ci se heurte à de nombreux obstacles. Une des façons d'y répondre est d'utiliser, pour les non anglophones, de plus en plus la langue anglaise. Mais cette politique unique ne peut que conduire à un appauvrissement. L'intérêt de lire et parler d'autres langues est autre. "Il ne s'agit pas, comme le rappelle Michael Edwards, de perdre ou de gagner, mais d'être ailleurs" (2016, p134). Le champ de la recherche en gestion, compte tenu de son importance et du degré de pénétration des idées managériales dans nos sociétés, se doit d'être très attentif aux différences linguistiques, notamment en Europe. Car il n'existe pas de langue universelle, comme le rappelait Horace Engdahl, le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise qui décerne le prix Nobel de littérature chaque année, ajoutant "la seule langue universelle de la littérature, c'est la traduction" (Le Monde, 2007).

## **Conclusion : de la diversité des mondes sociaux : pour une défense du pluralisme linguistique dans le champ européen des sciences de gestion**

À la suite de cette réflexion, il nous semble évident que la défense de la diversité des langues européennes et de notre champ va de soi. Pour nous, cette défense n'est pas un signe de fermeture; au contraire, elle se veut un témoignage de notre vitalité collective. Nous devons donc éviter plusieurs écueils : celui d'une vision purement instrumentale de la langue, celui de confondre production avec diffusion, celui d'un abandon de nos langues par mépris de soi, et celui de nous ramener à un univers plus petit que ce que nous sommes réellement.

Il nous semble que, par là, nous défendons ici une vision à la fois vivante, existentielle et ouverte de nos langues et de nos champ, et que loin d'être un plaidoyer contre l'anglais, c'est à une défense de la diversité linguistique, synonyme de diversité intellectuelle et culturelle que nous invitons les chercheurs en gestion européens; c'est bien ce qui nous a amené à rédiger cet article pour la revue officielle de l'Académie européenne de management.

Le champ international de la recherche en gestion a en effet besoin d'un champ européen dynamique et original ; c'est un élément essentiel à sa vitalité d'ensemble, comme il a besoin de la vitalité d'autres champs linguistiques (Harzing et van der Wal, 2008; Adler et Harzing, 2009; Harzing, 2016; Aquino Alves et Pozzebon, 2013; Chanlat, 2013, 2015; Alcadipani, 2017; Lopez-Navarro, Moreno Fernandez, Rey Rocha, 2017). Tel est l'esprit qui nous anime à un moment important de l'histoire de notre champ : maintenir une diversité essentielle à la création et à l'innovation en sciences sociales et en gestion.

Aux acteurs du champ de la recherche européenne en gestion à en prendre acte pour faire une différence de nos différences. Car comme l'écrit Barbara Cassin, *"de quelle Europe linguistico-philosophique voulons-nous? Réponse: il y en a deux, dont nous ne voulons pas. Que je propose de caractériser ainsi: ni tout-à-l'anglais, ni nationalisme ontologique"* (2016, p55). De cette manière, nous restons fidèle à un grand sémiologue européen, Umberto Eco, récemment disparu, qui n'hésitait pas à dire que: "la langue de l'Europe, c'est la traduction". En cela, il rejoignait d'autres grands intellectuels qui ont plaidé pour une telle vision (Bourdieu et alii, 2001; House, 2003).

De ce point de vue, la nouvelle politique de **EMR** d'offrir la possibilité d'être évalué dans sa langue est un pas dans la bonne direction. Tout en reconnaissant la pluralité, elle permet ainsi à des pensées écrites dans d'autres langues, d'être appréciées dans celles-ci avant d'être traduites en anglais après leur acceptation. Tout comme les revues bilingues ou plurilingues existantes, notamment *Mana@gement* et *Management international*, participent au maintien de la pluralité linguistique tout en permettant une diffusion dans une autre langue, le recours à des pratiques multilingues qui apparaissent dans des contextes de diversité linguistique et d'hybridité culturelle permettent également de mieux favoriser les échanges qu'un contexte monolingue utilisant l'anglais comme lingua franca (Barmeyer et Davoine, 2012; Janssens et Steyaert, 2014; Erhart et Langinier, 2015; Tréguer-Felten, 2018). A cet égard, les éditeurs européens d'ouvrages, notamment ceux de langue anglaise, devraient accentuer la traduction des oeuvres importantes publiés dans d'autres langues afin d'en assurer la présence et la visibilité. Ce n'est que par de tels efforts auquel le développement du numérique peut largement contribuer, que nous assurerons cette diversité à laquelle beaucoup sont attachés mais qui est aujourd'hui dans certains contextes nationaux menacés. L'Europe et les acteurs européens dans le domaine scientifique, notamment en gestion, compte tenu de son histoire et de sa diversité socioculturelle, sont ici bien placés pour y répondre (Stickel, 2005).

## Bibliographie

Adler, Nancy; Harzing, Ann Wil (2009). « When Knowledge Wins: Transcending the sense and nonsense of academic rankings », *The Academy of Management Learning & Education*, vol. 8, 1, p.72-95.

Alcadipani, Rafael. ; Reis Rosa, A (2011). « From global management to glocal management: Latin American perspectives as a counter-dominant management epistemology », *Canadian Journal of Administrative Science*, 28, 4, p.453-466.

Allouche, José (Dir). (2012). *Encyclopédie des ressources humaines*. Paris, Vuibert.

Audet, Michel (1986). «Le procès des connaissances de l'administration », dans *La production des connaissances scientifiques de l'administration*, Audet, Michel. ; Jean-Louis. Malouin, (dir), Presses de l'Université Laval, Québec, p.21.

Aquino Alves, M. ; Pozzeobon, Marlene (2013). « How to Resist Linguistic Domination and Promote Knowledge Diversity », *RAE*, Sao Paulo, 53, 6, p.629-633.

Bargiela-Chiappini, F (2001). « Management, culture and discourse in international business », dans M. Stroinska (Ed.), *Relative points of view. Linguistic representations of culture*, Oxford, Berghahn Books, p.144-160.

Barmeyer, C., Davoine, E (2011). "The intercultural challenges of the transfer of codes of conduct from the USA to Europe", dans Primecz, H, Romani and L, Sackmann, S, *Cross-cultural Management in Practice: Negotiated meanings*, Edward Elgar, p.53-63.

Barmeyer, C.; Davoine, Eric (2012). "Le développement collectif de compétences interculturelles dans le contexte d'une organisation binationale: le cas d'ARTE», *Gérer et Comprendre –Annales des Mines*, no 107, mars 2012, p.63-73.

Barmeyer, C. ; Davoine, E (2013). "Traduttore, Traditore"? La réception contextualisée des valeurs d'entreprise dans les filiales françaises et allemandes d'une entreprise multinationale américaine, *Management International*, 1, vol18, p.26-39.

Barus, M, J., Enriquez E. ; Lévy, A (Dir).(2002). *Vocabulaire de la psychosociologie*, Toulouse, Érès.

Battilana, J. ; Anteby, M. ; Sengul, M (2010). The circulation of ideas across academic communities: When locals re-import exported ideas, *Organization Studies*, 31, p.695-713.

Bayart, D. ; Borzeix, A.;Dumez, H (dir). (2010). *Langage et organisations Sur les traces de Jacques Girin*, Paris, Les Éditions de l'École polytechnique.

Bayley, J. ; Clegg, S. (Editors) (2007).*International Encyclopedia of Organization Studies*, Thousand Oaks, Sage.

Beeler, B. ; Cohen, L. ; de Vecchi, D. ; Kassis-Henderson, J. ; Lecomte, P (2017). Editorial, Special issue on language in global management and business, *International Journal of Cross Cultural Management*, vol 17, (1), p.3-6.

Benveniste,E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Bernoux, P. (1984, 2009). *Sociologie des organisations*, Paris, Seuil.

Berry, M. (2004a). Vers un audimat des savants ? Invitation au débat. *Gérer et comprendre*, septembre, no 77, p.99

Berry Michel (1995a) : "Research and the Practice of Management, a French View" *Organization Science*, Vol. 6, no 1, February, p.104-116.

Berry, M. (1995 b), "From American Standards to Crosscultural Dialogues", dans *Handbook of International Management Research*, London, Blackwell Publishers, p.463-483,

Berry, M. (2004 b). "La recherche en gestion doit échapper aux standards américains", *Le Monde Économie*, 31 mars.

Berry, M. (2006). "Faire vivre une revue française en gestion, le cas de 'Gérer & Comprendre », *Revue économique et sociale*, juin, p.1-6.

Blenkinsopp, J. ;Pajouh, S. M (2010). Lost in translation? Culture, language and the role of the translator in international business. *Critical Perspectives in International Business*, 6, *Journal of Management Inquiry*, XX(X), p. 1742-1752.

Boher, A (2014).*De quel amour blessée Réflexions sur la langue française*, Paris, Gallimard.

Bouilloud, J-P (1997).*Sociologie et société. Épistémologie de la réception*, Paris, PUF.

Bouquin, H (2011). *Les fondements du contrôle de gestion*, Paris, PUF.

Bourdieu, P (1982). *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

Bourdieu, P (1987). *Choses dites*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Bourdieu, P (2001). *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.

Bourdieu, P. ; de Swaan, A. ; Hagège, C. ; Fumaroli, M. ; Wallerstein, I (2001). "Quelles langues pour une Europe démocratique ? *Raisons politiques*, no2, p.41-64.

Boussebaa, M et Brown, A.D (2016). Englishization, Identity Regulation and Imperialism, *Organization Studies*, vol 38, no1, p.1-23.

Brabet, J. (Dir) (1996). *Repenser la gestion des ressources humaines ?* Paris, Economica.

Canagarajah, S. A (2002). *A geopolitics of academic writing*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

Cassin, B (2016). *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*, Paris, Fayard.

Cassin, B (2004). *Vocabulaire européen des philosophies*, Le Seuil & Le Robert, Paris.

Chanlat, J-F (1994). «Francophone Organizational Analysis (1950-1990) : An Overview», *Organization Studies*, 15/1, p.47-80.

Chanlat, J-F. ; Fachin,R. ; Fischer, T (dir). (2006). *Analysiss das organizações, Perspectivas latinas*, Porto Alegre, Les Presses de l'Université Fédérale de Rio Grande Do Sul.

Chanlat, J-F (2007). 'Organizational Literature, Francophone', dans *International Encyclopedia of Organization Studies*, Bayley, J. ; Clegg,S (Editors), Thousand Oaks , Sage,Vol III, p.1116-1123.

Chanlat, J-F (2013). " Etudes critiques en management : un rappel historique", *Communication*,Université Laval, Québec, numéro spécial sur « Les communications organisationnelles et les perspectives critiques », printemps, vol 302.

Chanlat, J-F. ; Davel, E. ; Dupuis, J-F (2013). *Cross-cultural Management. Management Across the World*, Londres, Routledge.

Chanlat, J-F (2014a). "The forgotten contributions of the French schools of sociology and anthropology to the foundations of anthropological perspectives in the Anglophone universe: A comment on Morey and Luthans", *Journal of Organizational Ethnography*, vol, no,

Chanlat, J-F (2014b). "Langue et pensée dans le champ de la recherche en gestion : constats, enjeux et atouts de la langue française", *Gérer et Comprendre*, mars, no115, p.4-17

Chanlat, J-F (2014c). "Language and thinking in Organization Studies: the visibility of French OS production in the Anglo-Saxon OS field", *International Journal of Organizational Analysis*, special Issue, November, p.

Chanlat, J-F (2015a). «Le champ des études organisationnelles : réflexions critiques d'un observateur plurilingue », *Revista de Administração de Empresas*, v.55, n.1, marzo-abril.

Chanlat, J-F (2015b). « Foreword », dans *Pierre Bourdieu, Organisation, and Management*, Atli, A.; Özbilgin, M.; Karatas, M (eds), London, Routledge, pp.xvii-xxvi.

Chevrier, S (2012). *Gérer des équipes internationales*, Ste Foy, les Presses de l'université Laval.

Chevrier, S (2014). Publish and perish! *Gérer et comprendre, Annales des Mines*, 115, p.18-21.

Colasse, B. (2011). *Les fondements de la comptabilité*, Paris, La Découverte.

Cornuel, E. ; Lecomte, P (2012). La question du langage et de la communication dans le management international : un défi pour les hommes et les organisations : introduction", cahier spécial, *Management et avenir*, p.98-102.

Coté, M. ; Hafsi, T (Dir) (2000). *Le management aujourd'hui. Une perspective américaine*, Ste Foy, Les Presses de l'université Laval, Paris, Economica.

Courpasson, D.; Arellano-Gault, D. ; Brown, A. ; Lounsbury, M( 2008). 'Organization Studies on the look-out? Being read, being listened to', *Organization Studies*, 29/11, p.1383–1390.

Curry, M. J.; Lillis, T (2004). Multilingual scholars and the imperative to publish in English: Negotiating interests, demands and rewards, *TESOL Quarterly*, 38, p.663-688.

Cusset, F (2005). *French Theory*, Paris, La Découverte.

Czarniawska, B (2006). The quiet European? *Journal of Management Inquiry*, 15, p.332-334.

Dacos, M (2013). Communication présentée dans le cadre de la session plénière de la SFM sur "L'open access, vers une redistribution des cartes ?", Université Paris-Dauphine, organisation : Olivier Badot, automne 2013.

Dameron, S et Durand, T. (Ed) (2008). *The Future of Business Schools*, Londres, MacMillan.

Dameron, S et Durand, T, (eds) (2017). *The Future of Management Education*, Londres, Palgrave, Vol 1.

Davel ; Dupuis, J-P.; Chanlat, J-F (2008). *La gestion en contexte interculturel. Théories, Problème et plongées*, Ste Foy, Les Presses de l'université Laval.

David, A. ; Hatchuel, A. ; Laufer, R (2008). *Les nouvelles fondations des sciences de gestion Eléments d'épistémologie de la recherche en management*, Paris, Vuibert.

Davoine, E., Oiry, E., Stokes, P (2014): Special issue on Organization and

Organizing in a French context, *International Journal of Organizational Analysis*, Vol. 22, issue 4.

Davoine, E., Gmür, M. (2012). "Beyond the "anglo-saxonisation" of French and German language human resource management research: a comparative and longitudinal approach through co-citation networks", *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, n°86, p.3-20.

Djelic, M-L (1998). *Exporting the American Model*, Oxford, Oxford University Press.

Dortier, J-F (2013). La pensée est-elle contenue dans le langage ? *Sciences humaines*, mars no246, p.34-35.

Durand, T. ; Dameron, S (2011). « Where Have All the Business Schools Gone », *British Journal of Management*, Vol.22, 559-563.

Eco, U (2003). Dire quasi la stessa cosa, esperienze di traduzione, Bompiani. traduction française, *Dire presque la même chose, expériences de traduction*, Paris, livre de poche, 2007.

Edwards, M (2016). *Dialogues singuliers sur la langue française*, Paris, PUF.

Eraly, A (1988). *La structuration de l'entreprise : la rationalité en action*, Bruxelles, Les Presses de l'université de Bruxelles.

Eraly, A (2011). « Les enjeux de l'évaluation. Du discours aux pratiques », dans SERVAIS, P (dir), *L'évaluation de la recherche en sciences humaines et sociales*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-academia, coll. « Intellection », p.15-36.

Erhart, S.; Langinier, H (2015). « Which Kind of Language Ecology for the Multilingual Workplace? », GEM&L Conference paper, Helsinki, Aalto University School of Business, 11-12 June.

Flowerdew, J.; Li, Y (2009). English or Chinese? the trade-off between local and international publications among Chinese academics in the humanities and social sciences, *Journal of Second Language writing*, 18, p.1-6.

Flowerdew, J.; Ho Wang, S (2015). Identity in Academic Discourse, *Annual Review of Applied Linguistics*, 35, p.81-99.

Fredriksson, R.; Barner-Rasmussen, W. ; Piekkari, R (2006). « The multinational corporation as a multilingual organization: The notion of a common corporate language », *Corporate Communications An International Journal*, 11(4), p. 406-423.

Geoffroy, C (2002). *La mésentente cordiale. Voyage au cœur de l'espace interculturel franco-anglais*, Paris, Grasset.

Gerth, H.H.; Wright Mills, C (1948). *From Max Weber Essays in Sociology*, New York, Oxford University Press.

Giddens, A (1987). *La constitution de la société*, Paris, Les Presses universitaires de France, traduction de Michel Audet.

Gramsci, A (1974). *Écrits politiques* (3 tomes), textes présentés par Robert Paris, Paris, Gallimard.

Grey, C (2010). Organization studies: Publications, politics and polemic, *Organization Studies*, 31, p.677-694.

Gross, N (2006). Comment on Searle, *Anthropological Theory*, vol 6 (1), p.45-56.

Hagège, C (1985). *L'homme de parole*, Paris : Gallimard.

Hagège, C (2012), *Contre la pensée unique*, Paris, Editions Odile Jacob.

Hall, K. ; Eggington, W. C (Eds.). (2000). *The sociopolitics of English language teaching*,

Clevedon, Multilingual Matters.

Halliday, M. A. K (2003). Written language, standard language, global language, *World Englishes*, 22, 405-418.

Harzing, A.W (2006). Response styles in cross-national mail survey research: A 26-country study, *The International Journal of Crosscultural Management*, vol. 6, no. 2, pp. 243-266.

Harzing, A.W. ; Wal, R. van der (2008). "Google Scholar as a new source for citation analysis?", *Ethics in Science and Environmental Politics*, vol. 8, no 1, p.62-71.

Harzing, A.W. ; Metz, I (2012). Explaining geographic diversity of editorial boards: The role of conference participation and English language skills, *European Journal of International Management*, vol 6, no 6, p.697-715.

Harzing, A.W. ; Pudelko,M (2013). Language competencies, policies and practices in multinational corporations: A comprehensive review and comparison of Anglophone, Asian, Continental European and Nordic MNCs, *Journal of World Business*, vol 48, no1, p.87-97.

Harzing, A.W (2016). Do Google Scholar, Scopus and the Web of Science speak your language?, Harzing Internet site, Sun 12 Jun 2016 15:25 (updated Tue 22 Nov 2016 17:33).

Hatchuel, A (2004). Les limites des métriques d'impact. Réponse à Vincent Mangematin. *Gérer et comprendre*, no 77, p.100-102.

Hatchuel, A. ; Pezet, E. ; Starkey, K. ; Lenay, O (Dir) (2005). *Gouvernement, organisation et gestion : l'héritage de Michel Foucault*, Ste Foy, Les Presses de l'université Laval.

Holland, R (2002). Globospeak? Questioning text on the role of English as a global language, *Language and Intercultural Communication*, 2, p.5-24.

Henderson, J.K. ; Louhiala-Salminen (2011). "Does language affect trust in global professional contexts? Perceptions of international business professionals", *Rhetoric, Professional Communication and Globalization*, vol 2, no1, p.15-33.

Héran, F (2013). L'anglais hors la loi ? Enquête sur les langues de recherche et d'enseignement en France, *Population et Sociétés*, juin, no 510.

Hofstede, Geert (1984 [1980]). *Culture's Consequences*, Abridged edition, Londres, Sage.

Hofstede, Geert (1996). « An American in Paris: The Influence of Nationality on Organization Theories », *Organization Studies*, May vol. 17, no. 3, p.525-537

Horn, S (2017). Non-English Nativeness as Stigma in Academic Settings. *Academy of Management Learning and Education*,

Horn, S (2015). The Social and Psychological Costs of Peer Review: Stress and Coping With Manuscript Rejection, *Journal of Management Inquiry*, 25(1), p.11-26.

House, Juliane (2003). « English as a lingua franca: A threat to multilingualism? », *Journal of Sociolinguistics*, vol. 7, n° 4, p.556-578.

Ibarra-Colorado, E (2006). Organization studies and epistemic coloniality in Latin America : thinking otherness from the margins, *Organization*, v13, n.4, p.463-488.

d'Iribarne, P (2006). *L'étrangeté française*, Paris, Seuil.

d'Iribarne, P (2008). *Penser la diversité du monde*, Paris, Seuil.

d'Iribarne, P (2009). *L'épreuve des différences. L'expérience d'une entreprise mondiale*, Paris, Seuil.

d'Iribarne, P (2014). *Theorising National Cultures*, Paris, AFD.

Janssens, M.; Steyaert, C (2014). « Re-considering language within a cosmopolitan understanding: Toward a multilingual franca approach in international business studies », *Journal of International Business Studies*, vol. 45, p. 623-639.

Lafforgue, L (2005). « Le Français au service des sciences », *Pour la science*, mars, p.8-9.

*Le Monde* (2007). Horace Endahl: le faiseur de Nobel, 20 décembre.

Li, Y (2014). Seeking entry to the North America market: Chinese management academics publishing internationally, *Journal of English for Academic Purpose*, 13, p.41-52.

Lillis, T., Curry, M. J (2006). Professional academic writing by multilingual scholars: Interactions with literacy brokers in the production of English-medium texts, *Written Communication*, 55, p.3-35.

Lillis, T. ; Curry, M J (2015). The politics of English, language and uptake. The case of international academic journal, *AILA Review*, 28, p.127-150.

Livian, Y-F (2013). "Pour en finir avec Hofstede. Renouveler les recherches en management interculturel", dans *Nouveaux défis du management international*, Carbone, V. ; Nivoix, S. ; Lemaire, J-P, Paris, Gualino éditeur, p.265-280.

Ljosland, R (2007). English in Norwegian academia: A step towards diglossia? *World Englishes*, 26, p.395-410.

Lopez-Navarro, I. ; Moreno Fernandez, A.L. ; Rey Rocha, J (2017). Dificultades de los investigadores españoles para publicar en revistas internacionales: métricas, editores y multilingüismo, *TeknoKultura*, 14, (1), p.13-33.

Louhiala-Salminen, Leena.; Mirjalili Charles (2006). « English as the Lingua Franca of International Business Communication: Whose English? What English? », dans Juan Carlos Palmer-Silveira.; Miguel F. Fortanet-Gómez.; Immaculada Ruiz-Garrido (dir.), *Intercultural and International Business Communication*, Berne, Berlin, Bruxelles, Peter Lang, p. 27-54.

Lukes, Steven (2007). "Durkheim versus Searle", in *Intentional Acts and Institutional Facts: Essays on John Searle's Social Ontology Theory*, ed. Savas Tsohatzidis, Dordrecht, Springer.

Mair, C. (Ed.) (2003). *The politics of English as a world language*, Amsterdam, Rodopi.

Mangematin, V (2004). L'influence internationale de la recherche en gestion produite en France ; une analyse à partir des publications du SCI : 1991-2002, *Gérer et comprendre*, vol 77, p.76-99.

Marafioti, E. ; Perretti, F (2006). International competition in academia: The European challenge, *Journal of Management inquiry*, 15, p.318-326.

Martinet, A-C (1990). *Épistémologie des sciences de gestion*, Paris, Economica, et nouvelle édition, Paris, Vuibert, 2013.

Meriläinen, S., Tienari, J., Thomas, R., Davies, A (2008). Hegemonic academic practices: Experiences from publishing from the periphery, *Organization*, 15, p.584-597.

Nerrière, J-P (2003). « Parlez-vous English ou Globish ? *Gérer et comprendre*, mars,



no71, p.31-39.

Nickerson, C (2005). English as a lingua franca in international business contexts, *English for Specific Purposes*, 24, p.367-380.

Organisation internationale de la francophonie (OIF) (2009). *Le français enjeu du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, rapport OIF.

Organization, (2011). Special Section on Journal Publishing and Rankings, July, 18, (4).

Phillipson, R (1992). *Linguistic imperialism*, Oxford, Oxford University Press.

Piekkari, R. ; Welch, D.E. ; L.Welch (2014). *Language in International Business*, London, Edward Elgar.

Pesqueux, Y. ; Tyberghein, J-P (2009). *L'« école japonaise » d'organisation*, Paris, Editions AFNOR.

Pesqueux, Y (2016). Violence et consensus: "Langue unique, langue inique", Paris, EURAM, Communication, Table ronde.

Sechrest L. ; Todd F. L., Zaidi Hafeez S.M (1972). "Problems of Translation in Cross-Cultural Research", *Journal of Cross-Cultural Psychology*, vol. 3, n° 1, March, p. 41-56.

Ricoeur, P (2004). *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

Rocher, G (1988). La réception de l'oeuvre de Max Weber dans la sociologie du droit aux Etats-Unis, *Droit et Société*, vol 9, no1, p.255-280.

Saulière, Jérôme (2014). *Anglais correct exigé : dynamiques et enjeux de l'anglicisation dans les entreprises françaises*, Thèse de doctorat en Gestion, Paris, École Polytechnique.

Searle, John (2006). "Durkheim versus Searle and the waves of thought", *Anthropological Theory*, vol. 6 (1), p.57-69

Stickel, G (2005). Plurilinguisme et traduction : investir dans l'avenir de l'Europe, Chapitre traduit de l'allemand dans le livre *Europa denkt mehrsprachig/L'Europe pense en plusieurs langues*, Nies, F (ed), Tübingen, Gunter-Narr-Verlag, p.97-106.

Taillandier, F (2009). *La langue française au défi*, Paris, Flammarion.

Thomas, R., Tienari, J., Davies, A. ; Meriläinen, S (2009). " Let's talk about "us." A reflexive account of a cross-cultural research collaboration ", *Journal of Management Inquiry*, 18, p. 313-324.

Tietze, S (2004). "Spreading the management gospel—In English », *Language and Intercultural Communication*, 4, p.175-189

Tietze, S (2008). *International Management and Language*, New York, Routledge.

Tietze , S. ; Dick, P (2012). The Victorious English Language: Hegemonic Practices in the Management Academy, *Journal of Management Inquiry*, XX(X), p.1-13.

Tietze, S. ; Tansley, C. ; Helienek, E (2017). «The translator as agent in management knowledge transfer », *International Journal of Cross Cultural Management*, Vol. 17(1), p.151–169.

Tréguer-Felten, G (2009). *Le leurre de l'anglais lingua franca. Une étude comparative de documents professionnels produits en anglais par des locuteurs chinois, français et nord-américains*, Thèse de doctorat en Sciences du langage, Paris, Paris 3-Sorbonne nouvelle.

Tréguer-Felten, G (2010). « Un même code éthique : deux univers de travail différents », *Journal of French language Studies*, vol. 20, p. 61-74.

Tréguer-Felten, G (2017). « The role of translation in the cross-cultural transferability of corporate codes of conduct », *International Journal of Cross-Cultural Management*, vol 17, n° 1, p.137-149.

Tréguer-Felten, G (2018). *Les défis d'une langue universelle dans l'entreprise. Nouvel enjeu de la communication interculturelle à l'heure du "Globish"*, Ste Foy, Les Presses de l'université Laval.

Tourish, D. ; Willmott, H C (2015). In Defiance of Folly : Journal Rankings, mindless measures and the ABS Guide, *Critical Perspectives of Accounting*, vol.26, p.37-46.

Tréguer-Felten, G (2012). "La « relation client » à la lueur d'une analyse du discours comparative", *Management et Avenir*, no 55, 5, p.125-146.

Tsui, A. S (2007). From homogenization to pluralism: International management research in the academy and beyond, *Academy of Management Journal*, 50, p.1353-1364.

Tsuda, (2013). « Speaking Against the Hegemony of English Problems, Ideologies and Solutions », dans *The Handbook of Critical Intercultural Communication*, Nakayama, T & Halualani, R, T, London, Basil Blackwell, p.248-269.

Üsdiken, B (2010). Between contending perspectives and logics: Organizational studies in Europe, *Organization Studies*, 31, p.715-735.

Usunier, Jean-Claude (2011). « Language as a resource to assess cross-cultural equivalence in quantitative management research », *Journal of World Business*, vol. 46, n° 3, p. 314-319.

Usunier, J-C (2010). « Langue et équivalence conceptuelle en management interculturel », *AEGIS le Libellio*, volume 6, numéro 2, p.3-25.

Van Parijs, P (2011). *Linguistic Justice for Europe & for the World*, Oxford, Oxford University Press.

Védrine, H (2007). *Continuer l'histoire*, Paris, Fayard.

Wallerstein, I (2001). "Quelles langues pour une Europe démocratique ? *Raisons politiques*, no2, p.41-64.

Wedlin, L (2006). *Rankine business schools*, Cheltenham, Edward Elgar.

Welch, D, E. ; Welch, L, S (2008). « The importance of language in international knowledge transfer. », *Management International Review*, vol 48, Issue 3, p. 339-360.

Whorf, Benjamin (John Carroll, Editor) (1956). *Language, Thought, and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge, MIT Press.

Willmott, H (2011). Journal list fetishism and the perversion of scholarship: reactivity and the ABS list, *Organization*, 18, p.429-441.

Wismann, H (2014). *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel.

Wittgentstein, L (1918, 1993). *Tractatus logico-philosophicus*, (trad. Gilles Gaston Granger), Paris, Gallimard.

# **Language and Thinking in the European Field of Management Research: Advocating for Linguistic Pluralism and Translation**

## **Author :**

---

Jean-François Chanlat

Professeur des universités, Université Paris-Dauphine, PSL Research University, CNRS,  
[UMR 7088], DRM, M&O, 75016 Paris, France

---

## **Abstract:**

---

For a number of years, we have witnessed vigorous debate in many countries around the preferred publication language in the field of management research and beyond. These debates can be found in many linguistic fields, especially those that are most important. As this question of the choice of the language of publication is quite important not to say essential in the evolution of a scientific field, we will tackle in the framework of this paper, the case of the European field, which is characterized by a great linguistic diversity. Our article will start from the main observations that we can make today, we will then go on to recall some key elements concerning the link between language and thought, the main stakes related to the choices made in terms of language of publication and we will finish by the different strengths that, in our opinion, have today the European field of management research because of its linguistic diversity advocating for linguistic pluralism and translation .

**Key words:** Language; Thought; Management; Linguistic pluralism; European field